

Voici ce que disent [Louis GILLE](#), [Alphonse OOMS](#) et [Paul DELANDSHEERE](#) dans ***Cinquante mois d'occupation allemande*** (Volume 1 : 1914-1915) du

30 octobre 1914

Un ami, garde civique, est rentré à Bruxelles ce soir, arrivant du littoral. Le récit de ses aventures remplirait un livre : toute l'institution de la garde revit dans ces détails, telle qu'elle fut toujours, un mélange de dévouement et de bon garçonisme, une force qui ne demandait qu'à être utilement employée, mais qui ignorait au juste ce que l'on voulait d'elle, un organisme bien conçu pour un travail de temps de paix, mais désemparé faute d'instructions précises, quand la guerre souffle et que les vraies armées se déploient en bataille.



Sur tout ceci, sans doute, on épiloguera longtemps. Ce n'est pas le moment de tirer la

leçon des événements. Écoutons simplement et notons :

« Vous savez - raconte cet ami - comment les choses se passèrent durant la première quinzaine de l'invasion. Nous avions des postes désignés. On y restait souvent plus longtemps qu'à son tour, mais sans rechigner : c'est bien le moins, maintenant, qu'on se donne un peu de mal pour être utile à son pays. Les choses, pourtant, se passaient encore comme si nous n'étions pas en plein drame, tant il est vrai de dire que notre éducation, à tous, fut essentiellement pacifique ; la plupart des Belges ne se sont jamais figuré que la guerre pourrait être autre chose pour eux qu'une « manoeuvre » inoffensive, ce que nous appelions la « petite guerre », une partie de campagne avec galopade dans des ravins, coups de feu à blanc, tartines au fromage et bouteilles de lambic. Même chez des troupiers régnait cet esprit bon enfant. N'ai-je pas vu moi-même, rentrant d'une excursion en Allemagne au moment de la déclaration de guerre, de braves petits soldats belges qui gardaient les tunnels de la Vesdre en jouant aux cartes. Ils n'auraient pas hésité un instant à se faire tuer, mais ils devaient faire une partie de piquet dans l'herbe, en fumant des pipes. De l'autre côté de la frontière, les casques à pointes ne jouaient pas ...

Ici aussi, j'ai vu des gardes civiques garder le tunnel du chemin de fer de ceinture, assis dans

des fauteuils que des voisins compatissants leur prêtaient pour la nuit. Après cela, il est assez plaisant d'entendre certains Allemands hargneux se plaindre du caractère agressif des Belges !

J'étais rentré chez moi, pour quelques heures de sommeil, le 19 août, et devais reprendre mon poste, le lendemain, le long de la voie ferrée. J'ignorais ce qui s'était passé la nuit : le licenciement des gardes de Mons qui surveillaient la route de Tervueren et la retraite d'autres compagnies de Bruxelles vers la Flandre. On oublia de me prévenir, si bien que, dans la matinée du 20, j'allai, à l'heure réglementaire, fusil sur l'épaule et en uniforme, occuper mon poste. Des gens m'apostrophent, me demandent où je vais, m'annoncent que les Allemands sont à cent pas et que tous les gardes sont partis. A la maison communale de Schaerbeek, personne n'est à même de me dire ce que ma compagnie est devenue ; on m'invite à déguerpir sur l'heure. Je vais au bureau d'armement : personne.

Dans ce chaos, le mieux est de se débrouiller seul. Rapidement je traverse la partie ouest de l'agglomération, puis je me lance à travers champs, puis j'accroche le vicinal ; je trouve des gardes entre Alost et Gand.

A partir de ce moment, notre existence est un perpétuel va-et-vient dans la région des Flandres. Nous voici tantôt près de l'Escaut, tantôt près de la Dendre, faisant un service d'éclaireurs, puis à

Melle où un coup de feu tue un des nôtres, puis, à mesure que la marée ennemie gagne du terrain, nous nous replions insensiblement vers Bruges. On mange comme on peut, chez le paysan, vivant d'une soupe, d'un bout de pain ou d'une omelette (mais ceci c'est la grande fête). Près de Gand, notre bivouac est long, si long que, dans mon désir fou de revoir ma famille, je nourris un projet blâmable, celui de profiter des premières heures de repos pour me frayer un chemin à travers les lignes allemandes et pousser une pointe jusqu'à Bruxelles. A deux, nous tentons l'aventure, vêtus de pantalons de paysans et de sarraux ; nous partons, chaussés de sabots, un mouchoir rouge lié autour du cou, une casquette sur la tête et un panier de légumes au bras. L'affaire se passe sans encombre ; grâce au tram de Ninove, nous touchons Bruxelles à la nuit tombante. Mon chien lui-même ne me reconnaît pas : il hurle à la lune après avoir flairé autour de mon accoutrement.

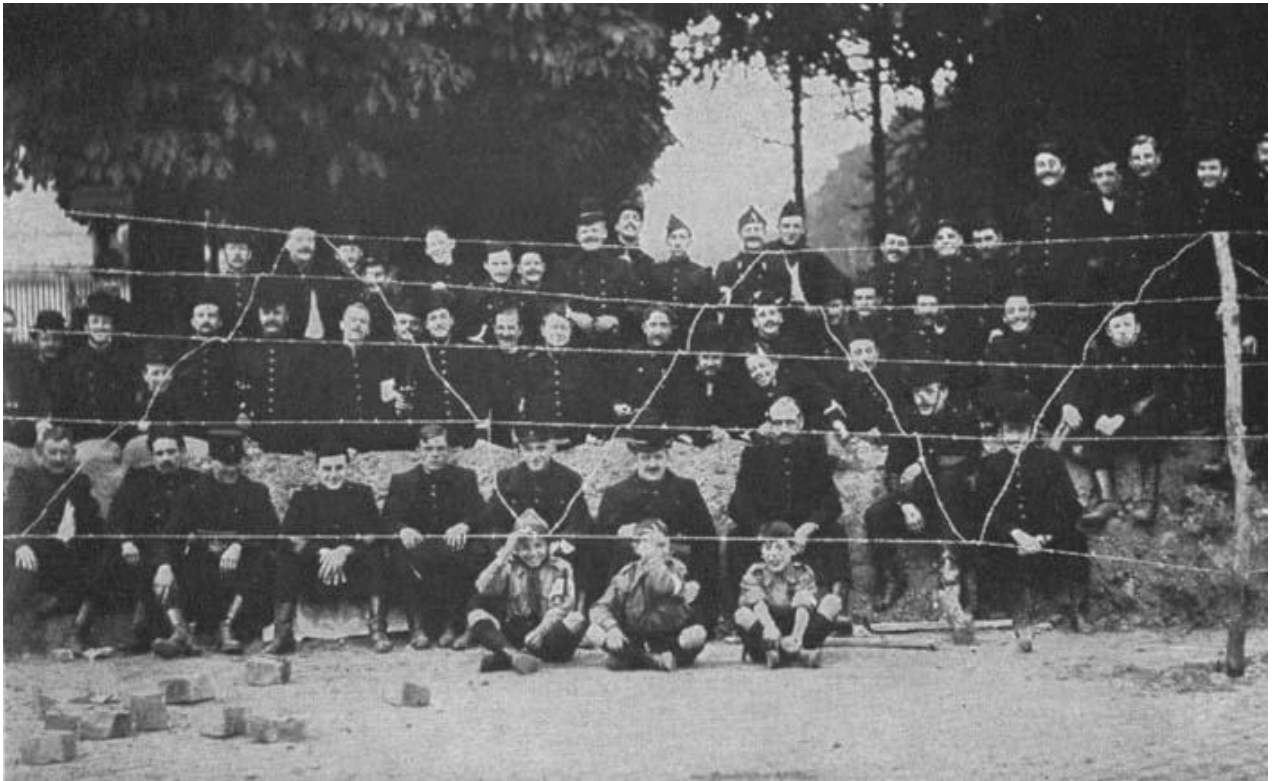
Mais notre retour clandestin s'est ébruité parmi les camarades du quartier. Il est prudent de prendre le large ; c'est ce que nous faisons le lendemain dès l'aube. Toujours vêtus en cultivateurs, qui peuvent passer pour s'occuper du ravitaillement de la capitale, nous nous glissons entre les postes ennemis et retrouvons notre garde civique, le soir. Eu égard aux nouvelles que nous apportons de la ville occupée, on ne nous blâme que pour la forme. A ce seul trait, n'est-il pas vrai,

on reconnaît bien notre vieille milice citoyenne.

Nous dormons la nuit dans un champ, près d'une voie ferrée ; des lignes télégraphiques s'entrecroisent au-dessus de nos têtes. Au petit matin, dans la pénombre annonçant l'aurore, une voix tout à coup s'élève : « un Zeppelin ! »

Des coups de feu partent. On n'y voit pas encore distinctement, on voit assez pourtant pour reconnaître la bévue du garde qui, dans son émotion, a lancé ce cri intempestif. Il a pris pour un Zeppelin un ballonnet d'enfant accroché aux fils télégraphiques et pour le bruit d'un moteur le susurrement du vent près d'un Poteau ...

La débandade, hélas, ne devait plus tarder. Elle se prononce à mesure que nous sommes refoulés vers le littoral. L'unité de commandement n'existe plus. Anvers tombe. Des armées en retraite passent ; des groupes de gardes se joignent à elles, ne sachant où elles vont, décidant de partager leur sort. Chacun maintenant peut agir à sa guise ; le rôle de la garde est terminé, puisqu'on ne sait qu'en faire, ni où la conduire. Des compagnons filent vers la Hollande par Knocke, afin de n'être pas pris par l'ennemi comme dans une souricière ; d'autres obloquent vers la France ; un grand nombre attendent à Blankenberghe, Ostende, Heyst, un ordre, une indication ; quelques-uns, à tout hasard, suivent le flot des réfugiés qui s'embarquent pour l'Angleterre.



L'ennemi est tout proche et nous sommes toujours là, abandonnés à nous-mêmes, désemparés, prêts à tout ce qu'on exigera, mais ignorant ce qu'il faut faire. Enfin, la minute décisive sonne. Les Allemands sont devant Ostende. Nous mendions de porte en porte des vêtements civils ; de braves gens se dépouillent pour nous de toute leur garde-robe. C'est dans les dunes que s'opère la transformation ; nous en sortons, l'un en ouvrier, l'autre en étudiant, un troisième en garçon de café; nous ensevelissons dans le sable nos uniformes désormais inutiles et dangereux. Un hôtelier bienveillant m'adopte et je me trouve à la terrasse de son restaurant, un plateau à la main, au moment où le maréchal von der Goltz défile avec son état-major.

Pour tromper la vigilance de l'ennemi, nous restons trois jours à Ostende ; puis, affublés de pantalons et de vestons de fortune, nous nous acheminons à pied vers Bruxelles, quémandant une tartine dans les fermes et dormant à la belle étoile. Cent-vingt-cinq kilomètres à franchir ainsi, c'est une trotte ! Mais tout a bien fini puisque nous voilà. »

Notes de Bernard GOORDEN.

Voyez ce qu'en dit, à partir du 31 juillet 1914 (19140731), Auguste **VIERSET** (1864-1960), dans ***Mes souvenirs sur l'occupation allemande en Belgique.***

Rappelons qu'Auguste **VIERSET**, secrétaire puis chef de cabinet d'Adolphe MAX, de 1911 à 1939 (année de la mort du bourgmestre, encore en fonction), lui a consacré une biographie : ***Adolphe MAX***. La première édition, de 1923, comportait 46 pages. C'est de la deuxième édition, de 1934 (comportant 226 pages), que nous avons extrait le chapitre « *Sous l'occupation allemande* » (pages 29-71) :

<http://www.idesetautres.be/upload/VIERSET%20ADOLPHE%20MAX%20SOUS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Il fut l'*informateur* du journaliste argentin Roberto J. **Payró** (1867-1928) pour sa série d'articles, traduits en français par nos soins :

« *Un ciudadano ; el burgomaestre Max (1-5)* » ; in ***La Nación*** ; 29/01-02/02/1915 :

pour le début de l'évocation relative à août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140817%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour le 18 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140818%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour le 19 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140819%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour les 20-23 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140820%20PAYRO%20UN%20CIUDADADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR..pdf>

pour les 24-27 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140824%20PAYRO%20UN%20CIUDADADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR..pdf>

pour les 28 août / 2 septembre 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140828%20PAYRO%20UN%20CIUDADADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour les 16-27 septembre 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140916%20PAYRO%20UN%20CIUDADADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

Pour votre édification, lisez aussi du journaliste argentin Roberto J. **Payró**, à partir du 23 juillet 1914 (19140723), notamment la version française de son article de synthèse « *La Guerra vista desde Bruselas ; diario de un testigo ; **neutralidad de Bélgica** (20-25)* » (in ***La Nación*** ; 07-12/12/1914) :

<http://idesetautres.be/upload/191412%20PAYRO%20NEUTRALIDAD%20BELGICA%20FR.pdf>

En particulier ce que dit Roberto J. **Payró**, de la date en question, notamment dans « *La Guerra vista desde Bruselas ; diario de un incomunicado* » in **La Nación** :

<https://www.idesetautres.be/upload/19141030%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20FR.pdf>

Il parle de la **garde civique** notamment dans :

<https://www.idesetautres.be/upload/191412F%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20FR.pdf>

Les photos proviennent respectivement de

<https://net.lib.byu.edu/estu/wwi/memoir/Legation/images/gibson15.jpg>

<https://net.lib.byu.edu/estu/wwi/memoir/Legation/images/gibson13.jpg>

Découvrez la version française des *mémoires* de Brand **WHITLOCK**, traduite à partir de **Belgium under the German Occupation: A Personal Narrative**, en l'occurrence **La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles**. Pour les liens des 59 chapitres relatifs à **1914** :

<https://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20LIENS%20INTERNET%201914%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Voyez aussi ce qu'en dit Hugh **GIBSON**, premier secrétaire de la Légation américaine à Bruxelles, dans **La Belgique pendant la guerre** (*journal*

d'un diplomate américain), à partir du 4 juillet 1914, en français et en anglais, version américaine dont nous avons extrait les photos :

<https://net.lib.byu.edu/estu/wwi/memoir/Legation/GibsonTC.htm>

Tous ces documents sont accessibles via
<https://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>